

titre, il fut chargé de la rédaction d'un code spécial, qu'on appela le Code noir de l'Inde, mais qui ne fut jamais appliqué réellement, malgré ses excellentes dispositions.

Macaulay retourna en Angleterre en 1838. L'année suivante, il fut envoyé au Parlement par les électeurs d'Edimbourg, et nommé un peu après secrétaire de la guerre, en vertu d'une sorte de compromis passé entre les Tories et les Whigs, auxquels Robert Peel fit la concession de cette nomination. Dans le cours de cette législature, il fit entendre sa voix en faveur de l'émancipation catholique; mais cette généreuse tolérance lui aliéna les suffrages de ses commettants: il ne fut pas élu au renouvellement de 1847.

Rendu à la vie privée, Macaulay donna tous ses soins à son *Histoire d'Angleterre*, qui devait être son principal titre de gloire. Il publia les deux premiers volumes de cet ouvrage en 1848, et donna deux autres volumes en 1855. Le succès de cette œuvre historique fut immense. Les électeurs d'Edimbourg, éclairés par les témoignages d'estime prodigués à leur ancien représentant, lui renouvelèrent, en 1852, le mandat de le représenter au Parlement. Il fut nommé, par une distinction qui honore son talent, membre de la Chambre des lords en 1857.

Comme orateur, Macaulay était à la hauteur des éminentes qualités qui l'ont élevé si haut comme historien. Ses discours étaient remarquables surtout par la profondeur des idées et une admirable netteté de style. On a reproché à son œuvre quelques inexactitudes, mais ces fautes même n'empêcheront pas l'*Histoire d'Angleterre* d'être un des plus beaux monuments littéraires de ce siècle. Malheureusement elle resta inachevée, et cette circonstance fait ressentir plus vivement la perte que l'Europe déplore au même degré que la nation anglaise.

Macaulay sera inhumé à Westminster-Abbey, panthéon des grands hommes de l'Angleterre, à côté d'Addison.—*Illustration*.

BULLETIN DES CONNAISSANCES UTILES.

— M. Alfred Smée, de la banque d'Angleterre, ayant reçu, par la malle de l'Inde, des lettres devenues illisibles par suite de l'action de l'eau de mer avec laquelle les paquets avaient été en contact pendant le sinistre arrivé au *Northam*, indique la méthode qu'il a employée avec succès pour restaurer l'écriture effacée. Cette méthode, dit l'auteur, n'est pas nouvelle, mais il n'est pas inutile de la faire connaître aux négociants et aux banquiers, à qui elle doit être complètement inconnue.

On commence par broser légèrement la lettre avec de l'acide chlorhydrique étendu d'eau; l'acide dont on se sert est celui qu'on vend dans toutes les pharmacies. Dès que le papier est complètement humecté, on le brosse avec une solution saturée de prussiate jaune de potasse, et l'écriture ne tarde pas à reparaître sous la couleur du bleu de Prusse. Pour cette dernière opération, le liquide doit être employé en abondance, et on doit prendre soin de ne pas broser trop fortement, de peur d'arracher le papier.

Ce résultat est dû à une action chimique des plus simples. En effet, le fer que contient l'encre à écrire étant incorporé aux fibres du papier, l'emploi du prussiate de potasse donne lieu à la formation du bleu de Prusse. Quant à l'acide chlorhydrique, son action à d'autre but que de placer le fer dans des circonstances favorables à l'action du prussiate.

Cela fait, on lave la lettre dans l'eau pure, on la met ensuite entre les feuilles de papier buvard et on achève de la sécher en la tenant simplement devant le feu.

Si l'écrit a une valeur qui en réclame la conservation, on fera bien, avant de le serrer, de le tremper dans une solution de colle de poisson.

Dans le cas où le papier a été fortement attaqué l'opération exige beaucoup de soin, et on fera bien de ne la pratiquer qu'après avoir préalablement fait prendre une copie photographique.

Enfin on pourra ajouter un peu de prussiate rouge ou prussiate jaune de potasse, cette addition ayant quelquefois pour effet de rendre la couleur plus apparente.—*Moniteur Industriel*.

— Voici, dit l'*Echo du Nord*, quelques renseignements dont les amateurs de fleurs pourront tirer parti :

“ Le réséda, (connu ici sous le nom de *mignonette*) que tout le monde aime pour sa suave odeur, peut être dressé en de très jolis arbustes qui deviennent des plantes perpétuelles. Pour cela, on choisit une plante vigoureuse qu'on place seule dans un pot, et chaque fois qu'un bouton apparaît, on se hâte de le couper.

En automne, on enlève les branches inférieures, de manière que la plante ait une tige et prenne la forme d'un arbre en miniature; puis on le change de terre et de pot, on le met dans une pièce chaude et on l'arrose tous les jours.

“ Au printemps, on pourra remarquer que la tige devient ligneuse. On continuera à enlever les branches latérales à mesure qu'elles apparaîtront, et l'on donnera une jolie forme à la tête du petit arbre.

“ Au commencement de la troisième année, on aura de l'écorce; on pourra alors cesser de couper les boutons, et en quelques jours, il donnera des fleurs extrêmement suaves, qu'il renouvellera tous les étés pendant de longues années.”

— Nous empruntons au *Journal de Médecine* de Bruxelles la Note suivante, qui n'est pas sans intérêt pour les mères de familles :

“ Le 21 juin 1859, dit M. Dumon, pharmacien à Boussu, le médecin étant absent, une jeune enfant de six mois me fut présentée: depuis deux heures, au dire de la mère, la pauvre petite jetait des cris déchirants et se tordait dans d'affreuses douleurs. J'étais loin de penser à un empoi-

sonnement; ce ne fut qu'en voyant la couche de matière blanchâtre qui recouvrait les lèvres de l'enfant que l'idée me vint de faire quelques questions concernant la présence de cette matière et d'examiner quelle pouvait en être la composition.

“ La triste prévision que j'avais d'avoir affaire à de la céruse me fit activer davantage encore mon analyse qualitative.

“ J'enlevai donc des mains de l'enfant la poupée qui lui servait de joujou; je grattai la couche qui en recouvrait la face, et laquelle, conjointement avec un peu de rouge, simulait la teinte de l'épiderme; je la soumis à l'expérience; elle présenta tous les caractères des sels de plomb. Plus de doute, l'enfant était empoisonnée et les douleurs ne pouvaient être attribuées qu'à des coliques saturnines. Je lui administrai tous les antidotes recommandés en pareil cas: léger vomitif, purgatif et potion opiacée; ils furent suivis d'un plein succès, et le lendemain j'eus la satisfaction d'apprendre que tout danger avait disparu; un abatement général seul s'en suivit, et ce fut tout.”

— Le courage se trahit chez l'homme de différentes manières. L'un court affronter la mort sur le champ de bataille; l'autre s'élançait dans une embarcation au milieu d'une tempête; celui-ci travaille patiemment dans une obscure mansarde à la solution d'un grand problème, et celui-là brave, pour faire le bien, les préjugés populaires, les soupçons et les calomnies de ceux qui l'entourent. Mais que dirons-nous du courage des buveurs vulgaires qui, en s'adonnant aux boissons frelatées de ce pays, n'ont pas même la consolation d'aller à la mort d'une manière agréable! Le docteur Hiram Cox, inspecteur de Cincinnati, se trouvant un jour dans un cabaret de bas étage, vit deux hommes prendre un verre d'une eau-de-vie tellement forte qu'elle leur arrachait les larmes. Par curiosité, M. Cox voulut analyser ce terrible breuvage, et il n'y trouva que 17 parties d'alcool, tandis qu'il aurait dû en contenir 40; les 83 autres parties se composaient d'acide sulfurique, de poivre de Cayenne, de caustique, de potasse et de strychnine. Un demi-litre de ce mélange eût suffi pour tuer raide le plus fort buveur. M. Cox déclare dans son rapport que sur 400 aliénés qu'il a examinés, 250 au moins avaient perdu la raison par suite de leurs libations imprudentes. Dans ce nombre, il remarqua un jeune homme de 17 ans qui devint fou pour s'être grisé une seule fois avec des boissons frelatées. M. Cox a inspecté 700 cabarets de différentes classes et a trouvé que les neuf-dixièmes des boissons qu'on y débitait étaient frelatées. Il dit qu'à sa connaissance, dix-neuf jeunes gens appartenant à des familles respectables ont été tués en trois mois, par l'usage de ces poisons. Quant aux personnes d'un certain âge qui boivent de ces liqueurs, même avec modération, il ne faut pas trois mois pour leur donner le *delirium tremens* qui leur ouvre la tombe.—*Courrier des Etats-Unis*.

— Des statistiques bien établies prouvent que le nombre des personnes qui succombent chaque année aux ravages de l'alcool s'élève en Angleterre à 50,000, en Russie à 100,000; mais avant de mourir, ces malheureux paient à leur triste position un tribut de souffrances qui tourmentent leur misérable vie et en font une mort anticipée.

Les eaux-de-vie actives puissamment les glandes de la bouche et de l'estomac. La sécrétion devient très abondante et la sensibilité finit par s'émousser; le goût s'en va avec elle, et cela est si vrai, qu'il n'est pas rare de voir passer des hommes d'une liqueur douce à une liqueur plus forte, et arriver insensiblement à trouver que l'alcool pur et l'absinthe n'ont aucune saveur.

Sous l'influence de ces boissons funestes, les muqueuses s'épaississent, les tissus, le cerveau et le système nerveux, dont les ramifications nombreuses courent dans tout le corps humain, se désorganisent, et l'individu contracte un état morbide qui ne tarde pas à devenir chronique. C'est alors que se manifestent tous les effets de cette maladie; le tremblement des membres. L'affaiblissement de la force vitale, l'impuissance; le corps se courbe, les cheveux blanchissent, et, à quarante ans, l'homme n'est plus qu'un vieillard. “ L'alcool, dit Liebig, par son action sur les nerfs, est comme une lettre de change tirée sur la santé de l'ouvrier, et qu'il lui faut toujours renouveler, faute de ressources pour l'acquitter. Il consomme ainsi, inévitablement, la banqueroute de son corps.”

Un des résultats les plus fréquents de l'alcoolisme est la paralysie des organes.

J'ai lu quelque part qu'un charpentier, parfaitement sain et très robuste, mais qui avait la triste habitude de boire tous les jours de large doses d'eau-de-vie, fut frappé à l'âge de trente-cinq ans d'une paralysie de la langue; les mots qu'il prononçait étaient intelligibles. Quelque mois après ce premier accident, il perdit l'usage du bras droit, et finalement il succomba à une paralysie du cerveau.

Telles sont les conséquences de l'abus des liqueurs alcooliques. A celles que nous venons de décrire et qui frappent le corps, viennent s'ajouter parallèlement celles qui frappent l'esprit. C'est là qu'on peut voir, et pour ainsi dire toucher du doigt, les rapports intimes qui unissent le corps à l'âme, les organes à l'intelligence.

Toutes les facultés de l'individu s'évanouissent l'une après l'autre. La mémoire se perd, l'hébétément et bientôt la folie remplacent les qualités intellectuelles que l'homme possédait. La passion du crime, celle du suicide se développent avec une rapidité effrayante, et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que tout ce hideux cortège de l'alcoolisme est héréditaire: les enfants sont punis des fautes paternelles; conséquence fatale et qui devrait, donner à réfléchir.—*Courrier du Canada*.